

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 38

Artikel: Pas si bêtes, les abeilles
Autor: Debrot, Ali
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202664>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
 Grand-Chêne, 11, La Chaux-de-Fonds.

Montreux, Gerolles, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Le théâtre au village.

Les lignes suivantes nous sont adressées par un de nos lecteurs de la campagne; elles intéresseront certainement les nombreux amateurs de théâtre de nos villages vaudois, où les sociétés dramatiques sont de plus en plus appréciées.

L'hiver dernier, on a pu se rendre compte de la place toujours plus grande que prend le théâtre au village. Le fait est réjouissant; il atteste le développement intellectuel de nos campagnes et surtout de la jeunesse. On commence à s'apercevoir que le paysan ne doit pas seulement cultiver la terre jour après jour comme une bête de somme, mais qu'il lui faut aussi ses heures de délassement. Mieux que le jeu de quilles ou les longues séances à l'auberge, le théâtre villageois peut offrir aux jeunes gens la distraction qui leur est nécessaire et le développement de leur intelligence.

Un peu partout existent des sociétés dramatiques qui donnent une ou plusieurs soirées littéraires et théâtrales durant le cours de l'hiver. L'emplacement n'est pas toujours facile à trouver; c'est souvent une grange ou un hangar quelconque. Là, sur une scène improvisée, avec quelques rideaux pour décors, se déroulent les drames les plus émouvants et les comédies les plus amusantes. Le plus grand succès est naturellement aux pièces villageoises.

Le public, en général, assiste nombreux à ces soirées et applaudit vivement.

Et cependant l'on critique. Les uns prétendent qu'il faut laisser le théâtre aux villes; d'autres y voient une occasion de dépenses et de débauches et s'opposent formellement à ce que leurs enfants montent sur les planches. Mieux vaut encore les voir danser jusqu'à l'aube dans un bal public.

On a tort. Engagez votre fils, dirons-nous à ces parents, à entrer dans une société théâtrale et vous verrez le résultat. Pendant l'hiver, au lieu de passer sa soirée au café ou de s'endormir paresseusement au coin du fourneau, il étudiera ses rôles. Les jeunes gens, en se réunissant pour les répétitions, passeront de charmantes soirées et s'habitueront à vivre en bonne harmonie les uns avec les autres. S'il y a des jeunes filles dans la société, les garçons apprendront à connaître les égards dus au beau sexe; ils s'habitueront à lui parler sans une timidité souvent gênante. Peu à peu l'étude des rôles leur deviendra non pas une tâche difficile, mais une distraction qu'ils apprécieront beaucoup.

Plus tard, le jeune homme atteindra sa majorité et, comme tout bon citoyen, il voudra prendre part aux élections et aux assemblées du Conseil général. Arrive une question d'un grand intérêt pour la commune, quelques citoyens, toujours les mêmes, prennent la parole et exposent leurs idées. Le reste de l'assemblée discute à voix basse : « Il faudrait faire

ceci, il faudrait faire cela... » Plusieurs ont de très bonnes idées, mais ils n'osent les exprimer, ils se gênent. S'ils se risquent à parler, ils s'expliquent mal et n'ont aucune influence.

Le jeune homme qui a paru plusieurs fois sur la scène, devant un nombreux public, n'aura aucune fausse honte, ni crainte de parler. Il se lève, explique sa manière de voir en termes précis et corrects. L'idée est bonne, bien comprise, on l'adopte à une forte majorité.

D'acteur amateur, le jeune paysan est devenu un citoyen utile. Désormais, il saura dire autre chose que « oui » et « non » dans les assemblées auxquelles il sera appelé.

Développer l'intelligence des jeunes gens en leur donnant la distraction qui leur est nécessaire, voilà le but des sociétés théâtrales. Mais, il y a encore bien des progrès à accomplir. Une chose importante, qui surtout laisse à désirer, c'est le choix des pièces. Une pièce simple et facile sera toujours mieux interprétée et obtiendra beaucoup plus de succès qu'un grand drame. Evitons aussi les comédies qui pourraient choquer les auditeurs. Nous le répétons, les pièces villageoises auront toujours la première place à la campagne.

« Moille-Margot à la montagne », ou les charmantes scènes de Pierre d'Antan, voilà ce qu'il nous faut. Malheureusement, ces pièces-là sont rares. Mais, au fait, pourquoi au village n'y aurait-il pas aussi des auteurs ?...

Pourquoi tel jeune homme un peu observateur n'écrirait-il pas les scènes qu'il a tous les jours sous les yeux ? Que de matières il y aurait, pour de délicieuses revues locales, dans nos villages vaudois !

Le plus difficile à trouver, ce sont les actrices. Les jeunes filles ont peur de se présenter sur une scène, quelques-unes même s'en font un scrupule. Elles ont grandement tort, car, pour elles aussi, le théâtre est un bon exercice. Et disons, pour les encourager, qu'il n'y a pas de pièces plus applaudies que celles dans lesquelles figurent de vraies demoiselles.

Pour terminer, nous voulons nous adresser aux autorités de chaque village, aux parents, aux personnes influentes et leur dire : « Occupez-vous de ces jeunes sociétés théâtrales. Intéressez-vous aux efforts de vos jeunes gens, procurez-leur en hiver une bonne chambre chauffée pour leurs réunions, assistez quelques fois à leurs répétitions et surtout ne leur ménagez pas les conseils et l'appui dont ils ont grand besoin.

« Faites ceci, et nous sommes certain que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. »
 ARTHUR JACOT.

V'là notre homme ! — Un pauvre diable se présente dans une administration et sollicite un emploi.

— Que savez-vous faire ? lui demande le chef de service.

Pas de réponse.

— Mais enfin, répondez-moi donc !

— Je suis sourd, monsieur, murmure timidement le solliciteur.

— Sourd !... Vous me convenez parfaitement. J'ai votre affaire. Vous entrerez demain au bureau des réclamations

Une dette. — Dis donc, Hector, tu pourrais pas me prêter cent sous ?

— Je regrette, mon cher, mais je n'ai que trois francs sur moi.

— Ça ne fait rien, donne tout de même ; tu me redevras deux francs.

Le pays sous les drapeaux

LE POMPON JAUNE

A la III du 1.

(Chanson composée à l'occasion du rassemblement de 1889, et à laquelle les cours de répétition de cette année donnent quelque actualité).

Pauvre pompon que l'on décrie,
 Pompon jaune des canaris,
 Ta couleur est pourtant jolie
 Et tu fais bien sur nos képis.

Des esprits sans loi ni vergogne
 T'ont lardé de propos railleurs,
 Mais la trois, sans leur chercher rogne,
 Leur répond : Allez rire ailleurs.

Notre pompon, ne vous déplaie,
 C'est la gaieté du bataillon.
 Sa clarté met notre œil à l'aise
 Et caresse comme un rayon.

Dans les premiers jours qu'on l'arbore
 Il est comme un lingot d'or pur,
 Comme un soleil à son aurore
 Ou comme aux sillons du blé mûr.

Avec orgueil il se pavane,
 Il vous prend des airs conquérants,
 Et plus tard, si son teint se fane,
 Il est toujours fier sur les rangs.

On dit que de la jalousie
 Nous portons l'emblème avec nous :
 C'est l'honneur de la compagnie,
 Ventrebieu ! qui nous rend jaloux !

Avec mépris à ses fidèles
 On cria souvent : canaris !
 De tels canaris ont des ailes
 Pour voler sus aux ennemis.

Victime de la calomnie,
 Cible jaune du quolibet,
 Va, mon vieux pompon, moi je nie
 Que tu sois ridicule ou laid.

D'ailleurs, fusses-tu laid, quand même,
 Pompon jaune, nous t'aimerions
 Puisqu'on a fait de toi l'emblème
 De la trois de nos bataillons.

ED. VAUTIER.

Pas si bêtes, les abeilles.

La lettre que voici est extraite du « Bulletin de la Société romande d'apiculture ».

Il n'est pas que les paresseux qui aiment à trouver l'ouvrage tout fait et le logement bien meublé et gratuit. Preuve en soit l'aventure qui m'est arrivée avec un essaim d'abeilles le jeudi 15 juin 1905.

A 10 1/2 heures du matin, un superbe essaim primaire sortait d'une de mes ruches Layens. Le ramasser dans une ruche en paille, et le mettre bien à l'ombre fut l'affaire de quelques minutes; puis je me remis à mon travail d'horloger.

Après dîner, l'idée me vint d'aller voir mon bel essaim, tout en fumant une pipe. Tout était dans

un état parfait ; quelques abeilles voltigeaient tranquillement, et tout en envoyant de belles bouffées de fumée bleue vers le ciel ; je faisais d'agréables réflexions sur le rendement que je pouvais attendre d'un pareil groupe de travailleuses, dirigées par une reine aussi belle et bonne que celle que je savais être au milieu de cet essaim, quand tout à coup, un flot noir sort de la ruche, prend sa volée et part à tire d'aile.

Au grand trot et à grandes enjambées, soufflant et suant, oubliant ma pipe qui s'éteint, je suis la horde indisciplinée qui me conduit, à travers champs et longues herbes, jusqu'à 2 km. de chez moi et se précipite dans une ruche bien garnie de cire gaufrée et rayons bâtis, qu'un apiculteur avait préparée, quelques jours auparavant pour un de ses essaims qu'il attendait alors.

Mon régiment tout entier (et c'était un des plus forts que j'aie eus) ne mit pas plus de 15 minutes à entrer dans cette ruche et prendre possession de cette demeure si bien meublée.

Ayant vu ce qui venait de se passer, j'examinai le sentier fait par moi, dans les longues herbes en suivant mes bestioles, et je remarquai que l'essaim avait suivi une ligne parfaitement droite, de mon rucher à celui de mon voisin. Ce dernier et moi nous pensâmes qu'il y avait eu, probablement, visite préalable ou « cousinage » entre nos abeilles.

ALI DEBROT.

Azor et Mounoute.

MÉNAGERIE EN DEUX ACTES

ACTE II (suite et fin).

SCÈNE III

Mme Olympe, Mlle Héloïse, puis Jean-Louis, Colette, Mounoute et Azor.

Mme OLYMPE. — Ma chère amie, faisons appel à tout notre courage ; l'heure est grave (*Colette et Jean-Louis, la mine perplexe, se montrent à la porte ; ils ont dans leurs bras Mounoute et Azor.*)

Mlle HÉLOÏSE (*les apercevant la première.*). — Elle vit ! elle vit ! (*Elle se précipite sur Mounoute, l'arrache des mains de Colette et revient en la couvrant de baisers.*)

Mme OLYMPE (*faisant de même avec Azor.*). — Mon chéri, tu m'es rendu ! (*A Colette et à Jean-Louis*) Avancez, vous autres... Vous avez promené les petits compagnons ? Avaient-ils l'air inquiet ?

JEAN-LOUIS. — Je ne les ai jamais vus aussi nerveux que cet après-midi.

Mme OLYMPE. — Pauvres chéris !

Mlle HÉLOÏSE. — Etes-vous allés au parc ?

COLETTE (*Vivement.*). — Je croyais que Mademoiselle nous avait défendu d'y aller ! Aurais-je mal compris ?

Mlle HÉLOÏSE. — Non, c'est bien. (*A Mme Olympe.*) Télépathie, ma chère bonne, télépathie !

Mme OLYMPE (*A Colette et Jean-Louis.*). — Mais vous me faites l'effet d'être tout chose ! Qu'est-il donc arrivé ?

COLETTE. — Une mésaventure à Jean-Louis et Azor.

Mme OLYMPE. — Expliquez-vous, Jean-Louis ? JEAN-LOUIS. (*Baissant la tête et parlant avec hésitation.*) — Madame a sans doute rencontré plus d'une fois, près d'ici, le chien d'un aveugle, un gros vilain barbet ?

Mme OLYMPE. — Eh bien ?

JEAN-LOUIS. — Cet animal se colle aux passants et ne les lâche que lorsqu'il entend le son d'une pièce tombant dans sa sébile. Ayant aperçu le chien de Madame dans mes bras, il se dressa contre moi, et, comme je n'avais pas un sou dans ma poche, je ne parvenais pas à m'en débarrasser. Azor, lui, s'agitait furieusement....

Mlle HÉLOÏSE (*à Mme Olympe.*). — Puisque nos petits amis ont des poches dans leurs pardessus, pour y mettre une brioche et un petit mouchoir, nous devrions leur donner aussi une bourse avec quelque menue monnaie pour pareilles rencontres.

Mme OLYMPE. — Je suis absolument de votre avis, ma chère. (*A Jean-Louis.*) Continuez !

JEAN-LOUIS. — Je serais peut-être encore à la rue avec le sale barbet, si, Azor, à force de se démener, n'avait réussi à détacher son collier et à le glisser dans la sébile. Madame comprendra que cet affreux chien ne m'a pas laissé le temps de ravoiler le bijou et qu'il a filé comme un trait, tout glorieux de cette aubaine inespérée....

Mme OLYMPE (*embrassant son chien.*). — Brave Azor, âme noble et généreuse !

Mlle HÉLOÏSE (*se lève de son fauteuil et, allant à Mme Olympe, lui serre les mains avec effusion.*). — Que vous avez raison d'être fier d'Azor, ma chère amie ! Quoi de plus beau que son action ? Ne dirait-on pas un de nos gentilshommes de jadis ! Ce geste ! ô ce geste royal ! Il me semble le voir (*Pathétiquement*) : « Je n'ai pas d'argent sur moi, mais tiens ce bijou ! » (*Elle s'essuie les yeux avec un tout petit mouchoir, et renifle*)

JEAN-LOUIS (*bas, à Colette.*). — Nos dames ont encore plus d'imagination que toi.

COLETTE (*bas, à Jean-Louis.*). — Pardi ! les riches peuvent s'en payer bien plus que nous autres !

Mme OLYMPE. — Ah ça ! Jean-Louis, quel conte bleu nous faites-vous là ? Azor n'a pas perdu son collier.

COLETTE (*s'avançant.*). — Pardon, madame, c'est le collier de Mounoute. Quand la bonne petite chatte vit qu'Azor n'avait plus le sien, elle se mit à miauler avec désespoir et à me lancer des regards larmoyants. Il aurait fallu être aveugle et sourde pour ne pas la comprendre. Je défis son collier et le mis au cou d'Azor. Tout aussitôt elle reprit sa gaité habituelle.

Mlle HÉLOÏSE. — O ma Mounoute ! je n'attendais pas moins de toi !

Mme OLYMPE. — Que c'est touchant ! quelle délicatesse de sentiments ! Vous n'avez certes rien à m'envier, ma bien chère....

Mlle HÉLOÏSE. — Et maintenant, montons chez moi pour pendre la crémaillère. (*Les deux dames se dirigent vers la porte.*)

COLETTE. — Pardon, mesdames, nous avons, Jean-Louis et moi, une requête à vous adresser.

Mme OLYMPE (*revenant sur ses pas, avec Mlle Héloïse.*). — Qu'est-ce donc ?

Mlle HÉLOÏSE. — Parlez, Colette.

COLETTE. — Voilà : La petite Joséphine a perdu sa bonne grand'mère....

Mme OLYMPE. — Hélas ! qu'y pouvons-nous ?

COLETTE. — Cette vieille était toute la famille de la pauvre gosse.

JEAN-LOUIS. — Elle ne lui a laissé que les yeux pour pleurer.

COLETTE. — Sans la blanchisseuse de ces dames, la pauvrette mourrait de faim. Cette brave femme l'a recueillie chez elle ; elle lui apprendra son métier.

Mme OLYMPE. — L'avenir de l'enfant est ainsi assuré....

Mlle HÉLOÏSE. — Que peut-elle désirer de plus ?

COLETTE. — Quelque argent pour mettre une modeste croix sur la tombe de sa grand'mère. Je lui ai donné à entendre que ces dames ne lui refuseraient pas leur aide.

Mme OLYMPE. — Nous avons fait aujourd'hui de grandes dépenses. Le caveau de Mounoute et d'Azor nous coûtera plus de 20,000 francs, sans compter les statues. Je vais être contrainte de réduire mon train de maison. Que cette Joséphine m'imité ! qu'elle fasse des économies.

COLETTE. — Mais, madame, elle ne gagne pas un sou !

Mlle HÉLOÏSE. — Pour moi, ma chère amie, je ne conçois pas la sensiblerie de cette fillette. Une croix, fût-elle du marbre le plus rare, ne lui rendra pas sa grand'maman ; et puis, où

prendrait-elle les loisirs pour aller prier sur sa tombe ?

JEAN-LOUIS. — Ainsi ces dames ne veulent pas se fendre ?

Mme OLYMPE. — Vous dites ?

JEAN-LOUIS. — Je demande respectueusement à ces dames si c'est là leur dernier mot ?

Mme OLYMPE. — Jean-Louis, vous le prenez sur un ton que je ne vous connaissais pas !

COLETTE (*à Mlle Héloïse.*). — J'ai l'honneur de donner mes huit jours à mademoiselle.

Mlle HÉLOÏSE. — Qu'entends je ?

JEAN-LOUIS (*à Mme Olympe.*). — Dans huit jours aussi, j'aurai le regret de remettre mon plumé à Madame.

Mme OLYMPE. — C'est une conjuration !

COLETTE. — Je ne sais pas si c'est ainsi que ça se nomme ; mais nous nous sommes promis, Jean Louis et moi, si ces dames ne peuvent rien faire pour Joséphine, de lui donner chacun nos gages de ce mois-ci, et de nous chercher une place ailleurs.

Mlle HÉLOÏSE. — Libre à vous, Colette, de me quitter, bien que ce départ inopiné frise l'ingratitude. Mais je ne souffrirai pas que vous abandonniez tout votre mois à cette Joséphine. Ce serait du pur gaspillage.

Mme OLYMPE. — Jean-Louis, votre conduite est celle d'un insensé. Jamais dans votre Echandens vous ne trouverez une place comme chez moi.

COLETTE. — Ces dames nous traitent très bien, nous le reconnaissons ; mais, tant que la petite Joséphine n'aura pas de quoi payer le monument de sa grand'mère, nous rougirons de nous trouver face à face avec Mounoute et Azor, qui nous ont donné aujourd'hui un si grand exemple de charité.

JEAN-LOUIS. — Colette vous a dit exactement ce que je voulais vous dire.

(*Mme Olympe et Mlle Héloïse se regardent et conversent à mi-voix.*)

Mlle HÉLOÏSE. — Jamais Mounoute ne se laissera toucher par une autre jeune fille !

Mme OLYMPE. — Jean-Louis a pour Azor les soins d'un père. Je le remplacerais difficilement.

Mme OLYMPE. — Réflexion faite, je crois que nous pouvons exaucer leur prière.

Mlle HÉLOÏSE. — Je le pense aussi.

Mme OLYMPE (*s'adressant aux domestiques.*). — La grand'mère de Joséphine aura sa croix, avec son nom et une sentence pieuse. Quant à vous, Colette et Jean-Louis, si vous ne nous quittez pas, nous doublerons vos gages.

COLETTE et JEAN-LOUIS. — Merci, mesdames, nous acceptons.

Mlle HÉLOÏSE (*offrant son bras à Mme Olympe.*). — Et maintenant allons tous dîner.

JEAN-LOUIS, *passant son bras sous celui de Colette.* — Vivent Mounoute et Azor !

AZOR. — Ouah ! ouah !

MOUNOUTE. — Miaou ! (*Rideau.*)

Mme B. F.

Ça ne vaut pas une part Nestlé. — Un monsieur jette deux sous à une mendicante.

— Merci, merci, mon bon monsieur, Dieu vous le rendra mille fois.

Le monsieur, qui avait continué son chemin, s'arrête, réfléchit un moment, puis :

— Bah ! ça ferait cent francs... la belle affaire !

Ça réussit toujours. — Quand vous rencontrez une dame que vous n'avez vue depuis longtemps et que vous ne reconnaissez pas, tant elle est vieillie, ne manquez jamais de lui dire :

— Excusez-moi, madame, mais il est tout simple que je ne vous aie pas reconnue sur-le-champ, vous êtes si peu changée depuis quinze ans, que j'ai cru tout d'abord à une simple ressemblance.